

Mémoires de Monsieur de LECADEUC, Gentilhomme campagnard de Mohon De 1778 à 1858

Écrites à la demande de ses petits-enfants.

* Son père, Yves-Marie est né le 25 octobre 1730 et baptisé à Mohon.

Il rentre dans l'armée, fait la Guerre de Sept Ans, est blessé (ou tombe de cheval) et quitte l'armée en 1770.

* Il épouse deux ans après, Renée de Préaubert, dame de Liéroux, bourgeoise ploërmelaise. Elle est la fille aînée du chargé d'affaires du tuteur d'Yves-Marie de Lécadeuc. C'est une ancienne élève des Ursulines de Ploërmel.

* Chacun apporte deux métairies : Garnoué et la Ville Oger pour le père

La Ville Courant et Liéroux, pour la mère

Comme les revenus sont trop modestes, le père décide de travailler ses terres, en majeure partie sur la paroisse de Mohon.

* Étant donné que les deux premiers enfants sont morts en bas âge, Yvon, l'auteur du manuscrit, sera élevé à la dure.

* Sa mère, à la demande de son mari, laisse ses tenues de ville, pour adopter celles des riches paysannes.

* Mohon vient de "Moh" (porcs) et de "Moëhon" (lieu des porcs). En effet, autrefois, cette paroisse élevait beaucoup de cochons avec les glands de la forêt de Lanouée, toute proche.

* L'auteur évoque le prieuré de Bodieu en Mohon.

* Son père, érudit local (à moins que le fils ne reconstitue les paroles de son père à partir de ses propres connaissances) nous parle de Châteautro, l'ancienne capitale du Porhoët, du temps du vicomte Guéthénoc. Il semble posséder une édition de Ogée de 1778, en 4 gros volumes. On y évoque la terre de Lécadeuc en Guilliers qui a donné son nom à leur famille. Yvon a gardé des manuscrits de son père sur l'histoire locale.

* Sa famille tient à ce qu'il ait une bonne instruction. Pour cela, il est mis en pension chez l'abbé Bertho, chapelain au Riolo, où il y avait une petite chapelle et une trêve. Ce prêtre de Lorient, avait été éloigné de la ville, à cause de son franc-parler.

* Les récits de son père nous fournissent maints détails intéressants sur les costumes, les meubles, les habitations, les pardons, les foires, les saints bretons...

puis sur la Révolution, les prêtres réfractaires, les jureurs, l'émigration des prêtres, celle des nobles...

* Mais, cela s'achève à la page 24. Donc son action dans la chouannerie manque. La page 39, fait intervenir Saint-Régent et de Puisaye, dans les environs de Ploërmel. C'est ici que s'achève le manuscrit.

* La page 40 qui n'est pas du même auteur, fait le point sur les protagonistes.

1

Mémoires de Monsieur de LÉCADEUC, gentilhomme campagnard
1778 - 1858

Manuscrit retrouvé dans le grenier du manoir de la Ville Courant
au fond d'une vieille armoire.

I

Le retour du pouvoir légitime en 1814 en la personne du Roi Louis XVIII, fut acclamé en Bretagne avec un enthousiasme très compréhensible car le rétablissement de la monarchie mettait fin à cette guerre fratricide qui désola si longtemps notre province. Déjà en 1802, le Concord avait amené un peu de calme, Bonaparte en reconnaissant la Religion comme une garantie indispensable à l'ordre social avait laissé les prêtres sortir de leurs caches, dans l'ombre d'abord puis au grand jour et enfin lorsque le culte fut définitivement rétabli, les Bretons purent chanter victoire au pied de cette croix pour laquelle ils avaient versé si noblement leur sang.

Après des principaux chefs de la chouannerie, j'ai eu l'honneur durant 8 ans de participer à cette lutte héroïque du peuple breton pour sauver ses vieilles croyances, ses libertés et le principe de la royauté.

Retournés depuis longtemps à leur charrue, la conviction des anciens chouans n'a pas changé, le combat qu'ils ont mené avec une vaillance extraordinaire mérite d'être inscrit aux fastes de l'histoire des peuples. Le mot de Napoléon "La guerre des Géants" n'est pas trop fort. Dans les modestes cahiers que l'on va lire, rédigés sur les instances de mes petits enfants, j'ai noté après quelques détails sur ma famille et sur ma jeunesse, les principaux événements auxquels j'ai assisté durant cette époque glorieuse et où j'ai pu admirer si souvent le courage, la ténacité, l'intrépide abnégation du paysan breton resté fidèle jusqu'à la mort à son Dieu et à son Roi.

Notre famille plus ancienne qu'illustre en Bretagne a toujours servi avec honneur les Ducs de Bretagne puis les rois de France.

Mon père Yves Marie de Lécadeuc né le 25 Octobre 1730 fut baptisé dans l'église de Mohon, il eut pour parrain Mr le baron de Langourla et pour marraine Mademoiselle Anne Marie du Lys.

Reçu page de la petite écurie du roi en 1746, plus tard lieutenant au régiment d'Engnien, il devait recevoir le baptême du feu à la bataille d'Hastembeck; le 13 Aout 1757, il prit une part glorieuse à tous les combats de la guerre de Sept Ans; assez sérieusement blessé à la bataille de Johannisberg en 1762, il se retira du service en 1770 avec la croix de Saint-Louis et une pension de 300 francs.

Deux ans après il épousait une demoiselle de bonne bourgeoisie ploermelaise Renée de Préaubert, dame de Liéroux.

La fortune de mes parents était peu considérable, mon père possédait la métairie noble de Garnoué qui pouvait rapporter 1000 livres et une autre métairie à la Ville Oger 600 livres.

Ma mère lui apporta le manoir et la seigneurie de la Ville Courant d'un revenu d'environ 900 livres et la tenue de Liéroux 600 livres.

Soit au total déduction faite de la capitation et du dixième moins de 3000 livres de revenus dans les bonnes années.

Aussi mon père songea-t-il comme beaucoup de petits gentilshommes du voisinage à faire valoir lui même ses terres et à tenir comme l'écri-

2

vit fièrement Montesquieu "toute sa fortune immédiatement de la main des dieux".

Je suis né à la Ville Courant le 18 Avril 1770, mes parents avaient perdu deux enfants avant ma naissance, une fille de trois ans et un garçon de 10 mois lors d'une épouvantable épidémie de variole qui désola notre région en 1776.

Mon père prétendait qu'ils avaient été élevés trop douillettement à la maison et leur constitution délicate ne leur permit pas, affirmait-il de résister au fléau comme la plupart des enfants de nos tenanciers.

Aussi, admirateur de Montaigne, il exigea que je fus à ma naissance comme l'auteur des Essais mis en nourrice chez nos fermiers de Ploermel. Ceux-ci me couchaient l'été sur des fougères au bas du champ où ils travaillaient. On me laissa courir sans souliers dans les chemins avec les marmots de mon âge. Je suivais les laboureurs, dénichais les nids, cueillais les mûres parmi les ronces, grimpais aux arbres et gardais les vaches avec les petits paysans du hameau.

Ma mère venait me voir presque chaque dimanche et lorsque j'eus cinq ans elle me ramena à la Ville Courant où elle m'apprit à lire et à écrire, les quatre règles et m'enseigna un peu de musique me faisant chanter en m'accompagnant sur un vieux clavecin.

Ancienne élève des Ursulines de Ploermel, elle possédait une excellente instruction. J'admirais ses yeux noirs si doux, son fin visage un peu pâle qu'oréolait une belle chevelure blonde. Pieuse et franche, elle savait se montrer ferme à l'occasion.

- Si l'on se fait mouton, les loups vous mangent, disait-elle parfois - mais tout le monde connaissait sa grande bonté et son inépuisable charité.

Installée à la Ville Courant après son mariage, elle avait pour complaire à son mari abandonné le costume de soie des bourgeoises ploermelaises pour adopter le vêtement de drap de velours et la belle coiffe de dentelles des riches campagnardes du pays.

Mon père aimait les belles coiffes blanches, les chales artistiquement brodés et les devantiers de satin. D'ailleurs dans cette campagne retirée, à la fin du XVIII^e siècle on se souciait peu des modes et des nouveautés parisiennes.

Mon père que les paysans appelaient familièrement "l'Arves" était resté mince et souple jusqu'à ce qu'il ne chute de cheval qui lui brisa la jambe gauche l'obligea à quarante ans à quitter le service. Haut en couleur, ses cheveux grisonnent de bonne heure, ses yeux bleus, sous de grandes arcades profondes avaient des reflets d'acier.

Orphelin dès son jeune âge, son oncle et tuteur, chanoine de l'abbaye Saint Jean des Pres, aux environs de Josselin, avait confié le soin des intérêts de son pupille à Maître Pierre de Préaubert, avocat et procureur à la cour de Ploermel.

Sans relations, condamné à son retour de l'armée à vivre à la campagne en raison de la modicité de sa fortune, les rapports très courtois qu'il entretenait depuis plusieurs années avec le méticuleux Arves de Préaubert fit place bientôt à la plus cordiale amitié. Si bien qu'il sollicita un jour la main de la fille aînée de son homme d'affaires. Belle personne de 30 ans elle dirigeait la maison de l'avocat depuis la mort de sa mère, elle offrait à l'officier retraité les garanties d'une compagne parfaite avec les qualités d'une ménagère très expérimentée.

Tous les deux vinrent habiter la Ville Courant, une ancienne propriété de Monsieur Magon de la Ballue, chatelain du Bois de la Roche qui perdit dit on en une nuit au jeu tous les biens qu'il possédait dans le pays

Nos terres se trouvent en grande partie sur la paroisse de Mohon dans l'ancien comté de Porhoet. Territoire borné au nord par Ménéac et la Trinité Porhoet, à l'est par la rivière du Néverin et Guilliers et enfin à l'ouest par le territoire et la forêt de Lanouée.

Le bourg de Mohon s'élève à 12 lieues de Vannes et à 120 lieues de Paris. Toutes les routes y accèdent par une montée en pente douce. Le pays domine la charmante vallée du Minian et la forêt de Lanouée étale à l'ouest toute la splendeur de sa nature luxuriante et sauvage. L'aspect de cette localité que j'ai toujours connue n'a guère changé depuis cinquante ans, ce sont les mêmes maisons aux pierres grises, aux toits d'ardoises, rangées le long des routes qui se croisent devant l'église. L'endroit est un peu triste, sans caractère, les habitants ne montrent aucun type bien tranché bien que d'une nature incontestablement bretonne.

Cette paroisse fort ancienne était connue sous le nom de Muthon dès 1055. Elle tire son nom de la dénomination de "Moh" (porcs) qui dérivait de Moëhon "lieu des cochons"

Les habitants de cette contrée faisaient en effet autrefois un grand commerce de ces animaux qu'ils nourrissaient avec les glands de la forêt de Lanouée.

Le territoire, dont Mr le Duc de Rohan était jadis seigneur haut justicier, se divise en un certain nombre de petites propriétés rurales, fiefs nobles pour la plupart comme la Ville Martel, la Ville Guesniac, Garnouée, Couetmeur, la Ville Courant, Bodieu (prieuré), la Bot, Bodegat etc. Madame de Sévigné a possédé cette dernière seigneurie, une des plus importantes de la paroisse, elle en parle dans ses lettres "Je vis arriver l'autre jour aux Rochers une belle petite fermière de Bodegat avec des yeux brillants, une belle taille... Ah! Seigneur, elle me doit 8000 francs" Mais il s'agissait d'une demoiselle Le Moine fille d'un notaire de la Trinité dont le père avait pris en ferme les revenus de la seigneurie de Bodegat qui s'élevaient en moyenne à 4000 livres par an.

Dans l'église paroissiale de Mohon on voit encore deux immenses tableaux donnés par la plus spirituelle des chatelaines de Bodegat.

Le manoir de la Ville Courant à l'extrémité ouest de la commune de Mohon est construit dans le repli boisé à l'écart de la route de Guilliers si bien qu'on ne l'aperçoit pour ainsi dire qu'en le touchant. Reconstruit au XVII^e siècle sa façade tournée vers le sud comprend quatre fenêtres au rez de chaussée avec une porte au fronton triangulaire, cinq fenêtres à l'étage sous un toit élevé d'ardoises et deux petites chambres sous les combles. Une tour carrée domine vers le nord le verger et les prairies voisines.

A droite et à gauche, adossés contre le mur de clôture les communs
Une cuisinière, une femme de chambre, un valet et un berger, composaient du temps de mon père tout le domestique; un chien de chasse, un cheval de selle et deux chevaux de labour prenaient place dans un coin de l'écurie.

Non loin de la Ville Courant se trouve l'étang et le moulin de Chateautro. La rivière le Leverin alimente cette nappe d'eau étalée au pied d'une butte rocheuse couverte de lande. Par le trou de la bonde l'eau s'engouffre dans une gorge profonde et rocailleuse puis l'onde écumeuse retrouve son calme une demi lieue plus loin pour couler chantonnante et sinieuse à travers les prés.

Mon père appréciait de toute son âme la belle sérénité de ce lieu champêtre et s'asseyait souvent à l'ombre d'un bouquet de sapins près de la vanne de l'étang.

L'histoire nous apprend que Chateautro qui veut dire "château dans la vallée" fut jadis la résidence de Guethenoc vicomte de Porhoet. Un beau jour vers l'an 1050 il le fit démolir et transporter toutes les pierres principales à Josselin pour y bâtir le château que l'on connaît. Sans cela Chateautro serait peut être devenu aujourd'hui une petite ville après avoir été capitale du Porhoet.

Le hasard et Dieu sans doute en on disposé autrement; toutefois vers l'an 1200 il existait un manoir habité par une famille vassale des vicomtes du Bois de la Roche nommée de Chateautro possédant les villages de la Ville Cado et des Cleches.

Vers l'an 1380 on trouve aussi mention de la terre et chapelle de Riolo appartenant à Jean de Chateautro.

Ces gentilshommes sans doute grands chasseurs avaient des armoiries "d'argent à trois têtes de renard de sable".

Si la famille de Chateautro vivait encore dans la région de Josselin du côté de Cruguel, elle ne possédait plus depuis longtemps le fief de son nom qui passa successivement des Montauban aux de Volvire au XVII^e siècle puis vers 1741 aux de Saint Pern qui par alliance devinrent comte du Bois de la Roche et seigneur de Chateautro. Une demoiselle de Saint Pern épousa à son tour un Mr Magon de la Balue et c'est de ce dernier Comte du Bois de la Roche que mon grand père de Préaubert acquit la Ville Courant..

Mon père férù de science nobiliaire et d'héraldisme avait établi la généalogie de plusieurs familles du pays auxquelles nous étions plus ou moins apparentés.

Quant à nous, nous tenons notre nom d'un petit fief situé dans la paroisse de Guilliers. Ogée dans son dictionnaire de Bretagne dont nous possédons l'édition de 1778 en quatre gros volumes signale que nous possédions cette terre des l'an 1380; elle passa aux de Forzang à la fin du XVII^e siècle.

Jean de Lécadeuc écuyer sieur dudit lieu parut à la Réformation de 1427 et son petit fils Vincent à celle de 1513.

René de Lécadeuc sieur dudit lieu parut à la Réformation ordonnée par le roi Louis XIV et fut maintenu dans l'ordre de la noblesse par arrêt du 9 Aout 1668. Notre blason est "d'argent à trois coqs de gueules becqués et crêtés d'or".

ce n'étaient nullement des gens importants que ces Lécadeuc mais seulement de bons soldats comme tous les bretons.

Mon père fut obligé aux preuves de noblesse pour être admis parmi les pages de l'écurie du roi. Ces preuves certifiées par le juge d'armes de France le 20 Février 1746 lui permirent aussi de devenir officier dans le régiment d'Enghien. Nos idées démocratiques nous font trouver ridicules ces formalités d'autrefois. Elles avaient leur logique pour-

5

tant et un sens très simple. Personne n'était obligé alors de faire son service militaire sauf ceux qui prétendaient à la noblesse et qui aimaient ce métier. Car c'était un métier comme les autres que l'état militaire. Le roi ne forçait ni les bourgeois ni les marchands ni les paysans à être soldats. L'était qui voulait. Quant aux nobles, c'était un devoir absolu car si les nobles ne payaient pas d'impôt d'argent, ils payaient l'impôt du sang.

Au fond nous étions des paysans comme les autres nos armes indiquent bien notre origine terrienne. Aussi mon père me disait souvent "N'aies aucun orgueil de ton ascendance et sache que beaucoup de paysans comptent aussi quelque noble figurant sur l'état des Réformations et Montres de la noblesse de Bretagne aux XV^e et XVI^e siècles car la noblesse surtout du temps de nos Ducs n'était pas autre chose que l'armée. Dieu merci les soldats et les marins n'ont jamais manqué dans notre province.

Dans sa retraite mon père s'occupait aussi de littérature et de philosophie.

"Philosophe un peu par nature

"Et beaucoup par nécessité."

comme il le disait lui-même. Il obtint un prix consistant en une médaille d'argent au concours de l'Académie des Inscriptions en 1780 mais il ne fit jamais imprimer ses ouvrages sur l'histoire locale dont je possède toujours les précieux manuscrits.

Lorsqu'il était à l'armée, un officier de ses amis lui ayant un jour reproché "de s'encailler dans la société de gens de lettres rien n'étant d'après lui plus mauvais pour un homme comme il faut" il répondit "Vous croyez donc mon cher Marquis que pour être un bon gentilhomme il faut nécessairement être une bonne bête?... Faire des vers sans malice et sans vanité, chérir l'étude des belles lettres qui sont le doux charme de la vie, connaître l'existence des grands hommes et les grands événements de l'histoire, apprendre afin avec d'illustres morts à ~~plaisir~~ penser au dessus du vulgaire des vivants, c'est là, si je ne me trompe, déroger à l'ignorance non à la noblesse... Le certificat de Mr Chérin qui fait présenter un gentilhomme à la Cour ne doit pas l'empêcher de se présenter dans une bibliothèque. Il n'y a rien à mon avis qui est celui de Montaigne de si roturier qu'un gentilhomme mal appris, ignare et non lettré. Ce mépris de la science et de l'étude était de mode parmi certains grands seigneurs qui trouvaient plus facile de dédaigner le savoir que de l'acquérir.

Ma bonne mère ne manquait jamais d'ajouter à ces paroles:

-Oui mon enfant un humble paysan qui sert Dieu est certainement fort au dessus d'un aristocrate qui néglige ses devoirs.

"Ne vous estimez pas meilleur que les autres de crainte que peut-être vous ne soyez pire aux yeux de Dieu qui sait ce qu'il y a dans l'homme" dit l'auteur de l'Imitation.

On ne négligeait jamais dans nos entretiens en famille de glisser en passant un petit mot de morale pour faire de moi un bon sujet.

Tandis que j'écrivais ces lignes en fumant tranquillement ma pipe dans le petit salon où aimaient se tenir naguère mes bons parents, le soleil répand sa douce chaleur sur la nature en fête, les feuilles bougent à peine, le crissement des sauterelles et le bourdonnement des mouches troublent seuls la torpeur générale. C'est l'heure de "la marianée". Mon fermier et son fils aîné qui toute la matinée ont fauché les prés

les prés voisins, se tiennent retirés dans un coin de la cour des grands-chênes.

C'est par un après midi semblable que mon père décida de confier mon éducation à Mr le vicaire de Riolo. Je venais d'avoir dix ans. Le bon prêtre était entré dans le salon en s'épongeant le front, ma mère lui avait comme toujours avancé un fauteuil en lui souhaitant la bienvenue. L'abbé Bertho, ancien maître du collège de Vannes, quadragénaire de forte corpulence, avait le teint fleuri, le front chauve, un nez rond comme Socrate, la voix forte et des yeux profonds qui vous pénétraient jusqu'à l'âme. Excellent latiniste, nourrit d'une bonne rhétorique, il eut pu espérer une cure plus importante, malheureusement son franc parler, son individualisme, l'avait fait éloigner de Vannes où il avait enseigné les belles lettres pendant près de dix ans.

Fils d'un armateur de Lorient, possédant une petite fortune, il s'accommoda très facilement de sa disgrâce. Très aimé des paysans, sa sérénité fut complète lorsqu'il se fut lié d'amitié avec mon père. L'un et l'autre prirent l'habitude de se voir souvent et durant les soirées d'hiver, ils bavardaient parfois si tard dans la nuit ou s'absorbaient si complètement dans leurs parties d'échecs que le bon prêtre devait coucher au manoir.

Donc ce jour là, mon père lui proposa de se charger de moi.

- Yvon montre, disait-il quelques dispositions pour l'étude et après quelques mois de perfectionnement dans la langue française peut-être pourra-t-il commencer le latin sous votre direction.

Mr Bertho accepta avec joie, il m'aimait beaucoup, et dit que ma présence à Riolo lui procurerait une compagnie agréable dans ce hameau que les laboureurs désertaient le long du jour.

J'étais prêt à le suivre à l'instant même, mais il fut décidé que les leçons ne débuteraient qu'à l'automne et que je prendrais pension chez le bon prêtre pour plus de commodité et reviendrais à la maison que le dimanche après la messe du matin.

Durant tout l'été j'accompagnai mon père dans les champs, j'avais plaisir à suivre les faucheurs et à ramasser les gerbes derrière eux.

A l'époque de la fenaison une dizaine de personnes s'animait dans la cour du manoir dès la pointe du jour. Mon père apparaissait et distribuait la besogne. Le café bu, un morceau avalé à la hâte et tout ce monde descendait vers les prés. Une poussière légère et le parfum du foin se répandaient tout le jour dans la campagne.

Comme tout bon gentilhomme de village que l'exploitation de ses terres n'absorbe pas entièrement, mon père, la rentrée des récoltes terminée, pouvait se livrer à son passe temps favori, la chasse. C'est, disait-il, l'exercice le plus propre à entretenir la santé, à développer les forces. Pour le pratiquer il faut avoir de bonnes jambes, une excellente vue, un estomac solide qui puisse facilement s'accoutumer à des diètes inattendues ou se contenter de peu et, ajoutait-il, posséder une grande énergie. C'est la meilleure école du soldat, comme celui du fantassin, le pied du chasseur doit être soigné aussi délicatement que ses yeux. Ses habits ne seront ni trop larges, ni trop étroits, car le tireur mal à l'aise dans ses vêtements perd la moitié de ses moyens. Le chasseur doit surtout se coucher tôt pour se lever à l'aurore.

Dès le début de Septembre, guêtré de toile grise, armé d'une petite carabine, je l'accompagnais presque chaque matin.

Dans son habit de velours foncé, avec sa culotte de cheval, ses gros souliers et son tricorne brun, le fusil en bandoulière, mon père avait vraiment fière allure. Mais le soir il tirait parfois la jambe car son ancienne

blessure le faisait souvent souffrir.

A tout autre chien, il préférait un bon griffon vendéen de pure race. Il n'y en a pas de meilleur prétendait-il pour affronter les épines, les broussailles et les roseaux coupants. Il en possédait un excellent, avec le poil rude et hérissé en partie, tirant sur le fauve, qui répondait au nom de Dick. Avec ses petits yeux, sa moustache et la barbe qui garnissaient ses babines, il avait une physionomie sauvage, mais c'était une bête admirable, infatigable et d'une sûreté d'arrêt au dessus de tout éloge.

Dick n'avait pas son pareil pour surprendre un lièvre au gîte ou vous lever à portée de fusil une compagnie de perdreaux. Au printemps quand les poules d'eau arrivaient sur l'étang ou le long de la rivière pour faire leur ponte, et qu'à la tombée de ~~la nuit~~ du jour ou de bon matin on en voyait courir sur l'eau plongeant dès qu'elles apercevaient le chasseur pour reparaitre de l'autre côté de la berge, le griffon commençait avec ardeur la poursuite, sautait dans l'eau, plongeait, jusqu'à ce que son maître puisse enfin les tirer.

Mon père à chaque sortie, m'indiquait les points les plus importants avec lesquels le chasseur doit se familiariser dès qu'il entre en campagne le fusil à la main. Il m'apprenait les rudiments de ce grand art de la chasse, le plus noble disait-il, le plus moral des délassements, et le premier des plaisirs accordés à l'homme.

Mon père ne mettait des gants que pour conduire ou lorsqu'il entraînait en chasse, quand il allait en visite, il les portait à la main mais avant de prendre le fusil, il se gantait de cuir très fin. C'était là sa coquetterie et l'on peut affirmer qu'il tirait bien.

Dans ce pays pauvre et plein de landes, le gibier foisonnait car la culture était de plus en plus délaissée à la veille de la Révolution.

L'embarras croissant des finances de l'Etat avait rendu les impôts écrasants pour le peuple et les petits seigneurs campagnards qui vivaient comme les paysans. La plupart devaient verser le tiers de leurs revenus aux Receveurs des Devoirs qui bien souvent saisissaient le bétail et la récolte sur pied, aussi le paysan vivait avec le plus strict nécessaire sans se soucier de produire davantage puisqu'il ne restait rien pour lui. La famine régnait dans certains villages et les fermages de mes parents rentzaient mal.

Comme nous, notre voisin et ami Mr de Langourla s'en montrait fort affligé. Dans une lettre du 4 Février 1780, il avait déjà résolu de faire part au ministre Necker de l'Etat misérable où se trouvait les vassaux et les terres:

"Vous mettez toujours, écrivait-il alors, les impôts sur la classe des hommes utiles et nécessaires qui diminue tous les jours: ce sont les laboureurs. Les campagnes sont devenues désertes et personne ne veut plus conduire la charrue.

J'atteste à Dieu et à vous, Monseigneur, que nous avons perdu plus d'un tiers de nos blés mûrs de la dernière récolte parceque nous n'avions plus d'hommes pour travailler." -

Chaque année la situation ne faisait que s'aggraver et mon père disait à propos de la lettre de Mr de Langourla "il est bien difficile de prouver à celui qui ne manque de rien qu'un autre a besoin de quelque chose."

La terre restait en friche faute de bras car la population se réfugiait dans les villes et beaucoup se livrait à la mendicité.

A partir de 1780 des émeutes journalières à Rennes et à Nantes annonçaient l'imminence d'une explosion révolutionnaire. Mais la Bretagne et la Vendée en particulier n'envisageaient pas la Révolution comme les esprits absolus de l'Assemblée Nationale et l'on verra bientôt les paysans bretons se soulever en masse l'arme au poing lorsqu'ils connaîtront le sort réservé par les révolutionnaires à leurs nobles comme à leurs prêtres.

Les seigneurs de villages entretenaient avec les paysans des rapports continuels et faciles et les prêtres d'une grande pureté de mœurs exerçaient un ministère tout paternel.

L'argent était rare et autant que possible il fallait se contenter des produits du domaine. Mes parents vivaient familièrement avec les plus humbles paysans du village.

Ils se mêlaient aux fêtes populaires aux repas en commun dans le courtil ou dans le chemin creux sous les arbres .

Mon père s'attablait avec ses tenanciers ayant apporté vin et gibier et les épices pour relever le menu et souvent, aux mariages, il ouvrait le bal avec la jeune épouse.

Si les bretons ont défendu les gentilshommes fidèles au pays et s'ils les mirent à la tête de leurs bandes, c'est que ces gentilshommes étaient leurs frères encore plus que leurs maîtres.

II

Un matin de l'automne de 1788, je quittai vers sept heures la Ville Courant. A la fenêtre de sa chambre sur le jardin, ma mère me suivit du regard jusqu'à ce que j'eus disparu dans les prés, derrière un rideau de feuillage.

Le sol était humide, de petites vaches noires paissaient dans les clôtures, un paysan labourait sur le coteau, le calme n'était troublé que par le croassement des corneilles planant au dessus de la terre brune fraîchement remuée.

Traversant la rivière sur un tronc d'arbre, je passai non loin de Kerbigot avant d'apercevoir les maisons de Riolo cachées dans un repli de terrain au milieu des arbres.

Lorsque j'eus sonné à la porte du prebytere, un bruit de pas derrière la haie m'anonça la venue de Madame Bertho mère, une petite vieille aux cheveux blancs emprisonnés dans un bonnet de la région lorientaise.

Elle ouvrit la barrière me fit entrer. Nous longeâmes le verger avant d'arriver à la demeure.

Cette maison avait intérieurement des différences de niveau. Un couloir étroit séparait la cuisine de la salle, au rez de chaussée, on se tenait ordinairement Madame Bertho assise sur un fauteuil de paille près d'une fenêtre ombragée de vigne vierge.

Un escalier sombre conduisait au premier étage où se tenait le chapelain de Riolo dans une pièce assez vaste tapissée de livres. Au fond près d'une porte vitrée s'ouvrait une alcove garnie d'un petit lit de fer.

Mr Bertho passait à lire une partie de ses journées devant un petit bureau assis dans un vieux fauteuil de cuir. C'était sa place de prédilection lorsqu'il n'était pas au jardin.

Une croisée donnait sur le hameau d'où à travers de fins rideaux on voyait sans être vu. La jeunesse du lieu oubliait parfois cet observatoire et des fillettes rappelées à une meilleure tenue se demandaient qui pouvait ainsi le renseigner.

Son esprit de déduction, sa connaissance du coeur humain, lui découvraient parfois le fond d'un caractère, d'un état d'âme. Une parole dite à propos, vous portait à la confiance, on avait l'impression qu'il lisait dans votre pensée. Il en imposait mais vous mettait en confiance par des manières adroites, une simple façon de vous serrer la main, de s'asseoir près de vous, vous attirait par une irrésistible sympathie. Il savait les mots qui consolent, la parole qui relève, vous donne le goût du bien et vous montre le chemin de la perfection.

Avec un tel professeur, je fis de rapides progrès et après quelques semaines de leçons, je pus commencer à décliner rosa la rose et traduire l'Epitome historioe sacroe. Le soir je lisais Plutarque et mon bon maître me commentait certains passages sur la vie et la religion des Romains. Je connus Démostène et Cicéron et l'abbé Bertho me donna le goût des classiques et de la littérature ancienne.

Chaque dimanche dans la chapelle après la lecture de l'Evangile, l'abbé Bertho se tournait vers les fideles et du haut des trois marches de l'autel car il n'avait pas de chaire, il se lançait devant une cinquantaine de paysans et paysannes qui l'écoutaient religieusement dans de

longues périodes dignes de Massillon et de Bourdaloue.

Souvent au printemps sur le rebord d'un vitrail, un rossignol venait chanter glorifiant à sa manière le Créateur et rappelant au bon prêtre la vanité des paroles humaines.

L'auditoire trouvait le sermon un peu long, ces bons paysans n'en saisissait pas toujours tout le sens mais ils étaient charmés par les longues phrases cadencées de leur pasteur qu'ils trouvaient admirable.

Mes parents avaient près de l'autel un banc de bois avec un accoudoir sculpté à leurs armes, jamais ils ne manquaient la messe du dimanche à 9 heures dans cette chapelle fondée jadis par les anciens seigneurs de Chateautro et de la Ville Courant.

Après l'office ils emmenaient le bon chapelain dîner à la maison. Chaque jeudi, à la belle saison, j'accompagnais l'abbé Bertho dans ses promenades à la campagne. Ensemble nous pénétrions chez les villa-geois nous attablant devant une bolée de cidre lorsque l'on nous en priait. L'abbé malgré son extrême sobriété ne pouvait refuser de trinquer de crainte de déplaire ou de passer pour fier. Cependant il s'élevait souvent avec force contre le plus grand vice du paysan breton qui, tout le monde le sait, est l'amour immodéré des liqueurs fortes. Ces visites nous permettaient parfois de recueillir quelques anecdotes amusantes que nous rapportions à mes parents que ces histoires amusaient.

L'abbé Bertho originaire je l'ai dit de Lorient où la vie, les usages, les intérieurs ont la banalité de la plupart des villes françaises, manifestait souvent un étonnement admiratif pour le vieux mobilier finement travaillé que l'on trouve encore dans certains villages éloignés au fond des plus modestes demeures morbihannaises.

Mon père, grand connaisseur en mobilier rustique, nous en possédions d'ailleurs plusieurs exemplaires; lui fit un soir l'historique en ces termes:

"En Bretagne où l'argile est abondante, les maisons sont pour la plupart de terre battue dont le chaume des champs fournit la toiture. A l'intérieur, bêtes et gens voisinent sous un plafond bas, de traverses grossières, et derrière la demeure se trouve le cellier un peu enfoncé en terre où le cidre est bien au frais.

Si durant la période féodale, continua mon père, meubles et costumes furent à peu près sans ornementation, une amélioration se fit sentir vers la fin du XVI^e siècle. Après la longue paix qu'avait eue la Bretagne l'aisance des paysans apparut dans la beauté de son mobilier. Cette richesse devait exciter la convoitise chez les ligueurs et les soldats du roi de même que chez certains petits nobles qui s'établirent entrepreneurs de rapine "Les soldats firent une telle cure de pillage, disent tous les récits du temps qu'ils ne laissèrent après eux que ce qui était trop chaud ou trop pesant".

Le règne d'Henri IV amena la pacification du pays et les XVII^e et XVIII^e siècles marquent l'apogée de l'art rustique armoricain.

Les lits clos, les armoires, les vaisselliers, l'horloge s'alignèrent au mur de la chaumière bretonne.

Admirez ces tables massives qui cachent dans leurs flancs de vastes tiroirs où l'on range les couverts de bois, les écuelles, la galette et la niche de pain noir.

Voilà ces bancelles sculptées où l'on s'assoit devant le feu de l'âtre.

Enfin ce rouet traditionnel car toute paysanne file le lin et le chanvre que le tissarand du village tisse sur son métier .

Malgré nos temps difficiles, la famille vit tant bien que mal sur son fonds, récoltant du froment pour le pain, du lait pour la baratte, ayant du lard au saloir que l'on cache dans quelque coin du cellier et une basse-cour pour la "poule au pot" du dimanche. D'ailleurs avec cet esprit pratique que l'on trouve dans nos campagnes, le paysan achète le moins possible et n'ouvre sa bourse que pour des choses indispensables et malgré toute la misère une grande part des ressources est cachée dans l'espoir d'agrandir un jour le patrimoine.

Le mobilier fait partie de la dot que le paysan constitue à sa fille.

L'ébéniste comme le couturier travaille "en campagne", les fermiers lui fournissent le bois, le nourrissent et lui remettent un peu d'argent.

Cette facilité qu'a le paysan de faire établir sans trop de frais beaux meubles, explique la profusion des pièces souvent remarquables qui ornent les plus modestes logis.

On rangea tout d'abord le linge et les hardes dans les coffres mais depuis le début du XVIII^e siècle, lorsque l'usage de l'armoire se généralisa ceux-ci servaient et servent encore à mettre le grain et les pots de lait.

Les plus anciens coffres sont d'époque Renaissance comme l'indique la délicatesse des sculptures mais la plupart jusqu'au XVII^e siècle reproduisent la rosace gothique des verrières et des dessins au compas

Les premières armoires noircies au brou de noix offrent de gros moulages d'aspect sévère; puis avec le temps, les sculpteurs l'ont égayé d'un dessin plus souple où domine l'influence religieuse: ostensor en bois doré de chandeliers, coeur enflammé surmonté d'une croix, d'un calice, de figures d'anges ou de saints, de fleurs de lys, divers motifs vivement cirés que par la fenêtre étroite un rais de lumière vient caresser.

Mon père plein de son sujet continua encore son exposé que l'abbé Bertho suivait attentivement.

"C'est sans doute vers la fin du XVII^e siècle que parurent les premiers lits clos surmontés dans l'austère évêché de Léon par le monogramme I.H.S. ou d'une formule latine rappelant la mort toujours présente "Homo memento mori", la décoration sera plus ~~Vivante~~ ^{Vivante} en Cornouailles dans les riches ~~environs~~ ^{environs} de Quimper, panneaux plus aérés, roues ajourées, bouquets de fleurs, personnages ou animaux qui gambadent et toujours des motifs religieux; Saint Sacrement, Agneau mystique, avec sur le rebord supérieur une Vierge de faïence ou des bibelots de couleurs vives.

Dans ~~toute~~ ^{tout} notre région et dans le vannetais les panneaux mobiles sont remplacés par un rideau de cotonnade et la ~~cortina~~ ^{cortina} courtine apparaît durant la journée dans le cadre outr'ouvert.

On commence à voir chez de riches paysans, des horloges ou se balancent un soleil de cuivre, des vaisseliers à galeries de colonnettes ou l'on place les écuelles et les assiettes aux décors de couleurs et parfois des assiettes et des plats d'étain certains dressoirs portent même, comme j'en ai vus à Josselin dans la salle de certains marchands en lisière milieu, une sorte de tabernacle où l'on serre l'argenterie. Les ferronneries, les clous brillants, les broderies de métal forgé, constituent le plus bel ornement de tous ces meubles conservés dans les familles. Fidèle et immuable, notre pays a su garder l'empreinte des civilisations successives."

Mon père aimait aussi les belles coiffes de dentelles et s'arrêtait parfois chez Marie Rouxel qui était un peu notre cousine et dont la fille Naïck exerce encore le métier de lingère et de repasseuse. D'ailleurs existe-t-il dans le village une demeure où l'on sente plus de fraîcheur et de propreté. En est-il une plus humblement jolie ? Entre les meubles qui s'alignent au fond de l'unique pièce, les deux lits clos, les armoires, les dressoirs décorés d'images de première communion. Les meubles bien cirés ont la peau douce, leurs ferrures sont de vieux miroirs.

Mais ce qui donne à la maisonnette quelque chose d'unique et en fait comme une petite chapelle c'est la propreté des rideaux, au petit napperon qui enveloppe sur la table le chapeau de paille gris, c'est la blancheur de la coiffe de lin que porte Naïck, c'est tout le linge riant qu'elle repasse du matin au soir...

Une corde supporte des orfèvrerie de mousseline et de linon. Parfois une robe de baptême y suspend sa cloche brouée ou bien une robe de première communion y gonfle son bourdon. Elle repasse aussi quelquefois les surplis de Monsieur le Vicaire ou les belles nappes du maître autel. Mais le plus souvent ce sont des coiffes qui piquées par le bout de l'aile y alignent leurs corps d'oiseaux.

"N'as-tu jamais ouï parler d'une sainte bretonne qui aurait été repasseuse ?" demandait parfois mon père à Marie Rouxel. Non ma foi ! Quel dommage elle n'eût pas osé accomplir quelque miracle de coiffes. Cette réflexion de mon père me fit imaginer plus tard une légende que je veux transcrire ici :

"Je songe parfois à une "Sainte Naïck" avec son teint de bergine que la chaleur des fers a fait si blanc autour des pommettes roses. Elle vit solitaire et repasse le linge d'une pauvre paroisse où chaque femme n'a guère plus de deux coiffes pour se parer. Un soir Naïck sent une douleur maligne qui lui paralyse les jambes. Or c'est samedi et elle doit rapporter aux dames du bourg les coiffes repassées dont elles auront besoin pour le dimanche.

Un seul espoir lui reste, quelqu'un frappera sans doute à la porte. Hélas Satan veille sur la route et détourne les pas amis. Les messagers ne s'inquiètent pas. On sait que Naïck communique à la messe basse, elle viendra donc de très bonne heure le lendemain.

Naïck prie toute la nuit, mais Satan veille dans le lit clos et la rigidité maligne ne la quitte pas.

Le premier tint de la messe du matin la trouve désespérée. Elle contemple à la lueur de l'aube les coiffes pressées sur deux rangs, jamais il n'y en eut tant. Tout le bourg ira-t-il à la messe avec ses coiffes de travail qu'une semaine pluvieuse a tristement cardées.

Naïck prie Notre Dame qui porte au Ciel de beaux hennins de dentelle. Le deuxième tint chantonne et comme s'achève sa dernière note, un bruit léger, un battement d'ailes se fait entendre.

Toutes les coiffes s'animent, emplissent la chaumière et une à une glisse par la cheminée.

Naïck se tranquillise, elle sait quelle force mystérieuse les pousse et qu'aucune ne se trompera de route. En effet au moment où les femmes du bourg pensent devoir épinglez sur leur front la coiffe fripée de la veille, dans chaque maison on voit palpiter et la mouette de tulle se posa sur la tête qui l'attendait..."

Quel beau sujet pour un poète, ce vol de coiffes blanches dont les ailes de dentelles bruissent dans l'aube fraîche et pâle d'un pieux dimanche de Bretagne.

Celle qui m'inspira cette légende vit encore dans sa pauvre maison de Riolo, elle ne s'est jamais mariée, ce n'est pas les soupirants qui lui manquèrent. Mais trop fine et trop délicate, elle aurait désiré, je crois, quelque couturier de village ou quelque tisserand, propres comme elle. Mais ceux du pays étaient déjà mariés.

III

Pour ceux qui aiment leur aspect vétuste où les siècles ont déposé leur couleur grise, les vieilles pierres ne sont ni silencieuses ni froides. Si vous savez trouver leur âme, elles vous diront d'ensorcelants poèmes.

Dans notre Bretagne enchanteresse, mille souvenirs surgiront sous vos pas, au pied d'un vieux calvaire, devant le porche ruiné d'une ancienne gentilhommière où bien près d'une antique chapelle perdue dans les bois ou les landes.

C'est ainsi qu'au détour d'un chemin creux, on aperçoit celle de Riolo. En contrebas par rapport aux maisons qui l'entourent, elle semble avec son clocheton délabré, ses murs noircis par le temps, dater du début du XVII^e siècle.

Elle est placée sous le vocable de Saint Julien dont la statue - un homme d'arme brandissant une épée - se trouve près de l'autel. Par son geste, il détourne, nous dit la légende, les orages qui ne crèvent jamais sur le hameau.

Le sanctuaire a la forme d'un rectangle et son autel est tourné vers le levant. On y remarque trois autres statues anciennes: celle de Saint Clair, en souvenir de son passage dans un sentier voisin lorsqu'il se rendit au prieuré de Bodieu, près de lui voisinent Saint Côme et Saint Damien en curieux costume de médecin de l'époque de Molière.

Un vieux cahier conservé par les chapelains successifs du village mentionne la bénédiction d'une cloche pour la chapelle Saint-Julien de Riolo le 28 Novembre 1658, nommée Jeanne, parrain messire René de Léca-deuc sieur dudit lieu, marraine Jeanne Gibon dame du Houx. On cite également le 9 Novembre 1675 le mariage dans la chapelle de Riolo de Maître Duval sieur des Hantières et de demoiselle Madelaine Davenet.

Le sanctuaire resta de longues années abandonné sans desservant, jusqu'au 2 Décembre 1739 date de sa bénédiction après son rétablissement. Chaque matin je me levais en même temps que le chapelain pour répondre la messe. Ma voix claire se mêlait à la voix grave du prêtre. Une dizaine de vieilles femmes coiffées de l'antique capot venaient s'agenouiller sur les dalles rugueuses.

Par les vitraux déteints, les rayons du soleil levant tombaient obliquement jusqu'au sol. Un bourdon chassé d'une ruche voisine, pénétrait parfois par la porte entr'ouverte, décrivait de vertigineuses arabesques sous la voûte, butinait sur les fleurs de l'autel, se posait sur la burette de vin ou sur le livre d'office et soudain repartait d'un trait s'élançant à travers la campagne.

Le dimanche après la messe à laquelle je l'ai dit assistaient mes parents, je re gagnais jusqu'au lundi matin notre maison. Souvent au cours de la semaine ma mère venait me surprendre au milieu d'une loçon.

Du fond de notre village nous savions peu de choses des affaires du royaume et de la cour. Des événements extraordinaires allaient bientôt troubler notre vie paisible. Le roi Louis XVI par ses lettres du 24 Janvier et du 16 Mars 1789 convoqua les Etats Généraux du Royaume, fixa définitivement le mode d'élection des Députés. En Bretagne cela produisit un bouleversement politique inouï à cause du droit électoral direct que le peuple recevait pour la première fois.

Le 25 Mars parut l'ordonnance de Mr le Sénéchal de Ploërmel, Mr Tuault de la Bouvrie, promulguant les lettres royales et fixant au 7

Avril la réunion des délégués paroissiaux à Ploërmel.

Les gens de Mohon et de Guilliers formulèrent leurs doléances et nommèrent leurs délégués. Les convocations furent faites au prône de la grand messe de la paroisse, la cloche appelant les électeurs au scrutin mais la majorité des paysans se déintéressèrent d'une affaire qu'ils ne comprirent sans doute pas très bien.

Le clergé du second ordre du diocèse se réunit à Vannes le 2 Avril 1789. Mr Allain recteur de Notre Dame de Josselin fut désigné parmi les députés aux Etats généraux qui s'ouvrirent à Versailles le 5 Mai.

Dans le courant de Janvier 1790 mon père apprit que dans les environs de Ploërmel des bandes de paysans s'étaient levés comme dans une nouvelle jacquerie parcourant en armes les campagnes et se livrant à toutes sortes de déprédations, contraignant les seigneurs à renoncer à leurs droits seigneuriaux féodaux.

A la Ville Courant ses droits qui ne furent jamais bien importants étaient tombés depuis longtemps dans le domaine de l'oubli.

Les décrets de décembre 1789 et de Juin 1790 ordonnant la constitution d'une municipalité dans chaque commune en remplacement de l'ancien conseil de la paroisse provoqua peu de changement à Mohon.

Mr Orioux notaire, fils aîné de la marraine de ma mère, devint administrateur du district de Josselin.

Il venait souvent chez mes grands parents à Ploërmel avec sa mère qui depuis se remarqua avec Mr le Chevalier de Saint-Régent.

Une loi du 2 Novembre 1789 nationalisant les biens ecclésiastiques devait régler l'entretien des prêtres aux frais du Trésor Public. L'abbé Bertho en vertu de cette loi adressa au district de Ploërmel l'état de son avoir et de ses revenus. Il donna le relevé des dîmes dues à la Chapellenie de Riolo ainsi que le total de ses biens patrimoniaux et jusqu'à la valeur de son argenterie personnelle.

Vers le début du mois de mars 1791, le conseil municipal de Guilliers, comme sur laquelle est situé Riolo invita mon bon maître à venir à la mairie prêter le serment sur la Constitution civile du clergé. Mr le recteur de Guilliers vint le voir à ce sujet. Tous les prêtres de la paroisse décidèrent de ne pas prêter ce serment schismatique car Monseigneur Amelot, évêque de Vannes, et Monseigneur de Saint Malo s'étaient prononcés ouvertement contre ces innovations religieuses et avaient mis en garde le clergé jusqu'à la décision du souverain pontife.

L'insoumission de l'abbé Bertho n'eut tout d'abord aucune conséquence sérieuse, il continua d'exercer son ministère sans être inquiété. Un évêque républicain fut nommé à Vannes à la fin de Mars et le véritable évêque Monseigneur Amelot dut s'enfuir en Angleterre. (M^r Le Masle)

A son tour le district de Josselin décida de nommer un curé jureur à Mohon, notre paroisse; un flamand originaire de Tournai ancien prieur de Coëtbugat.

Ce recteur constitutionnel devait prendre possession le 4 Juin 1791 et la municipalité présidée par Mr Couetu avait reçu l'ordre de se trouver à l'église pour l'accueillir, mais personne ne vint au rendez-vous sous prétexte que la notification n'était pas en règle.

Il y eut sommations, menaces, rien n'y fit. Le maire ne consentit que le lendemain à rédiger le procès verbal de cette installation.

Dès lors Mr Plantard recteur, son frère Jean Plantard et Mr Abrazard vicaires quitterent le presbytère pour se réfugier chez des paroissiens.

Ils vinrent quel quefois dirent la messe dans la petite chapelle de la Villeguesniac et dans celle de la Ville Martel, nous allâmes mes parents et moi y assister avec les paysans des environs car la population, le maire en tête n'acceptaient pas le départ de leurs bons prêtres et la présence de l'intrus.

Celui-ci le nommé Van der Gracht se buta à l'hostilité de la population à l'exception de la famille Herpin qui concourait à lui faire avoir les provisions dont il avait besoin. Aucune personne ne l'approchait ainsi que son vicaire Cassac, ancien Carme à Josselin et sa domestique.

Les prêtres catholiques se cachaient dans le bourg. Quand le jureur entrait à l'église les femmes qui s'y trouvaient en prière sortaient aussitôt. Les gens allaient dans les paroisses voisines assister aux offices; on fit même à Sénéac une procession solennelle ^{du saint sacrement} pour demander le départ de tous les schismatiques.

← *des* sacrements et que l'on profiterait de l'obscurité pour l'exterminer.

Un dimanche après les Vêpres, des femmes lui jetèrent des pierres. Un jour sa cuisinière passant dans la rue fut insultée par Monsieur Gaudin qui ne mâchait pas ses mots : "Voilà la bique et la p.... du presbytère qui va encore faire la Huguenote à l'église."

A chaque occasion Monsieur Gaudin menaçait les intrus et leur menait la vie dure. Ils n'en purent bientôt plus et demandèrent à faire place nette.

Le district indigné suspendit Mr Couëtou maire, fit arrêter Mr Plant tard et l'exila à Guer son pays, à 10 lieues de Mohon.

Après le départ du Recteur, Mr Abrazart, sorti de sa retraite de Tréblanc en Guilliers, suscita de nouvelles difficultés au curé schismatique mais il fut menacé d'être incarcéré à Port Louis ou à Groix.

La population de Mohon ne se calma pas pour cela et Van der Gracht dut se retirer à Josselin avec sa domestique quelques mois ~~après~~.

plus tard.

— de J. Le Falher — 1913 —

une activité sans relâche que les lois révolutionnaires se succédant les unes aux autres excitent encore : le 22 Juillet, le recrutement de 30.000 hommes de cavalerie, le 23 Août la levée en masse, le 28 Août l'emprunt forcé sur les riches.

Il est vrai que le peuple des campagnes très travaillé par un mécontentement profond, participe moins à cette fièvre, et que sa principale préoccupation semble toujours la liberté religieuse. Au lendemain des fouilles à Lizio, au mois de Juin, les fêtes du sacre y étaient célébrées; et, dans la trêve voisine du Roc, avec procession, croix et bannières, comme au meilleur temps de l'Ancien Régime (1). Le scandale de Van der Gracht, prêtre apostat se mariant publiquement le 9 Septembre dans l'église de N.-D. du Roncier l'atteignait bien autrement que le mouvement fédéraliste (2). Le peuple se taisait.

Les mesures législatives, celles même qui devraient susciter sa joie, le laissent indifférent; et le décret du 17 Juillet 93 qui supprima sans indemnité toutes les redevances seigneuriales et droits féodaux passe inaperçu (3).

Si on s'adresse aux bourses et qu'on enquête pour l'emprunt forcé du 28 Août, les communes répondront que la loi ne les atteint pas, à supposer même qu'elles répondent, et le District prélèvera la somme dérisoire de 1.807 l, 13 s, 7 d (4).

Si on reçoit le décret du 29 Septembre, (la loi du maxi-

(1) Arch. départ. L. 1230. Fouilles opérées à la Ville-Guyard en Lizio chez Alexis Guyot fermier de M. de Champsavoie par Dubreton, vice-président du District de Ploërmel 1^{er} Juin.

L. 289. — Dénonciation par les officiers municipaux de Sérent et Perrotin, curé, des tréviens de Lizio et du Roc, 4 Juin 1793.

(2) Arch. départ. L. 329. Acte de naissance du citoyen Van der Gracht, le 9 Septembre 1793. (Pièces justificatives). Van der Gracht, curé constitutionnel de Mohon avait dû quitter sa paroisse le 11 Avril 1793, sous menaces de mort pour se retirer à Josselin. A cette occasion le District de Josselin écrivait au Département : « il est malheureux que la conduite peu décente de cet ecclésiastique nous mette dans le cas de ne pas suivre cette affaire comme elle le mériterait. Si l'on en croit les bruits publics, il paraît avéré qu'il vivait avec sa domestique comme si elle eut été sa femme, que des suites de cette liaison criminelle il vient d'en résulter un petit poupon, que malgré les représentations de ses amis il a persisté à garder chez lui sa concubine, à qui il a rendu lui-même les secours de l'accouchement. » Nous croyons donc que la conduite des gens de Mohon est moins à blâmer que s'ils n'avaient pas de motifs plausibles. » L. 1140 et 1184. Cela ne l'empêcha pas de devenir membre de l'administration du District, agent saupétrier, greffier de la municipalité, etc.

Voir *Monographies chonannes* de J. Le Falher, article Elie et Van der Gracht.

(3) Arch. départ. L. 1135. Lettre d'Elie du 28 Août aux Municipalités. Le 20 Octobre Dominique Gaillard dépose au District les titres et registres des droits féodaux et de franc-fief. Il y eut une fête publique; toutes ces paperasses furent brûlées sur la place publique au pied de l'arbre de la liberté. L. 1125.

(4) Arch. départ. L. 1174. Comptes du 28 Thermidor II; loi du 28 Août, 3 Septembre 1793. — Toutes les municipalités moins Josselin, Guégon, Lantillac disent y échapper. Radennec, Crédin, Saint Jean ne répondent pas à l'enquête.

Archives départ. du Morbihan, L. 329.

EXTRAIT DU REGISTRE DES BAPTÊMES ET MARIAGES DE LA PAROISSE DE N.-D. DU RONCIER DE JOSSELIN pendant l'année 1793.

Le 9 septembre 1793, Pan II de la R. F. après publication du 8 du même mois... toutes formalités civiles remplies... comme il conste par l'acte... signé Orieux, nous, curé soussigné, avons administré le sacrement de mariage au citoyen Louis-François Van der Gracht, ci-devant chanoine régulier de la Congrégation de France, ci-devant curé des paroisses de Coëtbugat et de Mohon, au diocèse du Morbihan, natif de la paroisse de Saint-Quentin de Tournai, fils de feu Louis-François, grand baillif des Etats de Tournai et de feu Françoise Errembault de Beaurepaire, âgé de 62 ans, domicilié de Mohon, d'une part — et à la citoyenne Marie-Jeanne Giffart, fille majeure de Jean et de feu Marie Barat, cultivateur, native de la paroisse de Maurou, domiciliée de Mohon... En présence de J.-M. Elie, ex-député à l'Assemblée législative et procureur-syndic du District de Josselin, de Pierre Ménager, Julien Trévédy, François Dahirel, Fidèle Perrot, Jeanne Moranne, épouse du citoyen Bonnaud qui tous ont signé. La citoyenne Marie-Jeanne ayant déclaré ne savoir signer.

TAILLART, curé.

IV

Par un jour clair de Mars 1792 alors que j'étais seul dans la petite chapelle de Riolo assis près de l'autel, dans le banc de ma famille, j'entendis le loquet de la porte se soulever discrètement.

Je continuais à lire sans bouger mais comme je n'entendais aucun bruit de sabot sur les dalles, je tournai la tête. Mon coeur s'arrêta de saisissement en voyant s'avancer au milieu de l'allée une forme blanche, vaporeuse, qui semblait glisser vers moi.

J'aperçus une splendide tête de fille, deux grands yeux bleus, une bouche rose et des cheveux blonds bouclés tombant sur de fines épaules.

Je crus qu'un ange me visitait; cette jeune personne s'agenouilla au premier rang des chaises, du côté de la Vierge; elle me sourit gentiment, amusée de ma surprise. Puis tirant un chapelet blanc de sa poche, elle se mit à prier en silence.

Mon coeur battait à coups précipités, le sang affluait à mes arrièrepes. D'où venait cette jeune fille que je n'avais jamais vue dans le pays ? Elle paraissait mon aînée d'au moins deux ans. Son visage était d'une blancheur laiteuse, presque surnaturelle, ses doigts délicats semblaient fragiles.

Quand je rouvris mon livre, un trouble inconnu jusqu'alors m'empêcha de lire, cependant je me sentis heureux de cette douce présence; j'aurais voulu que cet instant se prolongeât à l'infini.

L'inconnue se leva, fit une profonde génuflexion, me sourit encore et se dirigea vers la porte. Avant de sortir elle se retourna vers moi et disparut. Je me sentis seul.... il semblait que quelque chose venait de m'abandonner.

Quand je revins au presbytère, Madame Bertho m'annonça l'arrivée de la petite-fille de Mr de Langourla, le parrain de mon père. Elle venait de Rennes où elle était pensionnaire chez les Visitandines du Vieux Colombier. Les médecins lui ordonnaient l'air de la campagne mais je pense, disait Madame Bertho, que ce sont les événements qui ont décidé son départ.

Elle venait voir le vicaire de Riolo. Les religieuses en se séparant à regret de leur bonne élève lui avaient remis une lettre pour le chapelain lui recommandant d'apporter le plus grand soin dans la direction spirituelle de leur chère enfant.

A son retour de Guilliers où il était en conférence chez Mr le Recteur, mon bon maître m'envoya sans plus tarder prévenir la jeune fille de son retour.

Les terres de Mr de Langourla touchaient celles de mon père, mais le vieux gentilhomme cloué par les rhumatismes et la goutte ne quittait guère sa maison de Josselin, aussi c'est en compagnie d'une vieille servante qu'il avait envoyé sa petite-fille à sa maison des champs.

Tout timide, je me présentai dans la cour de la Ville Guesniac; dès qu'il m'aperçut, le métayer alla prévenir Mademoiselle de Langourla. Elle sortit prestement sur le perron et avec une aisance parfaite m'invita à m'asseoir dans la grande salle du rez-de-chaussée où bien souvent j'étais venu avec mon père.

Mademoiselle de Langourla me mit aussitôt très à l'aise et me parla comme à un ami de toujours.

Elle avait perdu sa mère depuis bientôt six ans. Son père avocat au Parlement de Rennes l'avait mise en pension au couvent du Colombier dès qu'elle eut dix ans, mais cette maison venait d'être fermée.

- Mon père déclara-t-elle craint d'être compromis aux yeux de la municipalité en raison de sa tiédeur pour les idées nouvelles et pour ma sécurité plus que pour ma santé il désire que je reste ici. Il viendra me chercher si les choses se compliquaient et devenaient tragiques.

En revenant avec moi à Riolo, Mademoiselle Anne, c'était son prénom, se proposa pour m'aider dans la décoration et l'entretien de la chapelle. Son père et son grand père lui avaient aussi bien recommandé de nous rendre visite à la Ville Courant.

Dès le lendemain matin, avant la messe de sept heures, elle arriva avec une brassée de fleurs et de feuillage qu'elle disposa avec amour dans les vases de l'autel. Elle ne manqua jamais de le faire tout le mois d'avril.

L'abbé Bertho la priait de venir au presbytère prendre son petit déjeuner et la retenait très souvent jusqu'au repas de midi. Il aimait son babillage car elle avait l'esprit droit et le jugement sain. Une douce amitié ne tarda pas à s'établir entre nous deux. Je me sentais heureux près d'elle et j'admirais sans réserve tout ce que disait ou faisait ma nouvelle amie.

Ma mère s'en fit de suite une compagne et c'est avec le plus grand plaisir qu'elle la voyait venir presque chaque après midi à la Ville Courant.

Le 25 Avril, jour de la grande foire aux chevaux de Saint Mars et du pardon traditionnel, Anne accepta de nous accompagner à l'assemblée dans le cabriolet de mon père.

Le départ eut lieu après le repas de midi. Il n'y eut pas de procession en raison des événements. Deux bonnes lieues séparent la Ville Courant de Saint-Marc. Anne nous attendait au bord de la route devant une chaumière du village de Tréfoillé. J'étais assis près de mon père sur le devant de la voiture. Anne pris place au fond près de ma mère sous la capote restée baissée.

Mon père conduisait avec de gros gants de cuir fauve excitant sa jument grise d'un claquement de langue amical.

A chaque instant nous dépassions des groupes de paysans conduisant des chevaux à la foire.

Quand la voiture eut franchi le village de la Noe, cerné de prés ombreux, la jument prit le pas pour gravir la petite côte qui précède le bourg de Mohon. Deux heures sonnaient au clocher, les cabarets regorgeaient de paysans et paysannes endimanchés, des hommes en blouse, coiffés du chapeau rond à ruban de velours noir, se faufilaient au milieu des véhicules de toutes sortes.

Beaucoup de gens saluaient d'un bonjour sonore notre attelage et se garaient sur le passage de la voiture, mais trois ou quatre bourgeois gagnés sans doute par les idées révolutionnaires nous regardaient semble-t-il avec mépris.

Nous prîmes la route de la Trinité-Porthoët. Dans les prés bordés de peupliers une rivière coulait paisible, parmi les roseaux. Des jeunes gens s'étaient assis près du pont.

Plus loin, mon père, de son fouet, indiqua à Anne le village de

Bodegat sur la gauche, à l'orée de la forêt de Lanouée. - Voici dit-il, l'ancien fief de Madame la Marquise de Sévigné. -

Habituellement déserte, la lande de Saint-Mars apparut couverte d'une foule bruyante de paysans, de femmes, d'enfants circulant parmi les rangs de chevaux amenés pour la vente. Toutes les paroisses environnantes étaient représentées avec une diversité inattendue de coiffes et de costumes.

Des bêtes de tous poils, de toutes tailles et de toutes couleurs se tenaient parquées dans un vaste quadrilatère où vendeurs, curieux et maquignons s'agitaient dans un brouhaha intense de voix mêlée de jurons.

Un officier républicain accompagné de plusieurs gendarmes choisissait quelques chevaux de selle pour la troupe qu'il payait en assignats.

Il semblait mécontent de ses acquisitions car peu de beaux chevaux figuraient à cette foire.

Des forains avaient dressés des tables sous les grands arbres. Un joueur de binou, juché sur une barricade, invitait à la danse filles et gars, quelques danseurs tournaient au milieu des bruyères et de l'herbe rase mais il y avait peu d'entrain. Toutefois le cidre coulait à flot, les buveurs se serraient sur les bancs autour des tables et les bolces se vidaient comme par enchantement.

J'aidai Anne et ma mère à descendre de voiture et nous nous dirigeâmes vers la petite chapelle.

Mon père attacha sa jument au milieu des charrettes, des fourgons, des fourragères dont la plupart dressait leurs brancards vides vers le ciel. Il se dirigea ensuite vers le marché.

La chapelle était ouverte; naguère le clergé de Mohon se rendait chaque année à cet agreste édifice à l'occasion de la Saint Mars. Malgré l'absence des prêtres, les pèlerins y entraient tour à tour. Sitôt sortis, ils se dirigeaient non loin de là vers l'antique fontaine où deux vieilles mendiante vous tendaient des bols d'eau qu'elles avaient puisée entre les dalles de granit où coulait le mince filet de la source.

Il fallait boire ce jour là de cette eau pour se guérir disait-on de la peur.

Tous les trois nous ne manquâmes pas à cet usage médiéval après avoir jeté quelques piécettes dans la sébile des pauvresses qui n'attendaient que cela.

Un reste d'obscur paganisme mêlé de superstitions celtiques, subsistent dans nos campagnes bretonnes. D'anciennes croyances entourent les pierres fichées, les menhirs, les dolmens ou bien les arbres plusieurs fois centenaires. Ces dévotions bizarres se sont attachées particulièrement aux fontaines antiques très nombreuses dans nos pays et qui, toutes possèdent quelque pouvoir miraculeux.

On dit que les anciens honoraient non seulement les génies qui selon eux habitaient les sources et les rivières et auxquels ils offraient des sacrifices mais les fontaines mêmes auxquelles ils les croyaient unis.

Horace qui de son aveu ne rendait aux dieux que de rares et faibles hommages avait quelquefois la dévotion de faire aux fontaines des libations et des sacrifices:

"Fontaine de Blandusie, dit-il, plus claire que le cristal, tu mérites des libations de vin pur. Demain je te ferai l'offrande d'un chevreau

couronné de fleurs. Il teindra de son sang vermeil ta fraîche liqueur."

Au lieu de briser par autorité ces antiques pierres d'achoppement et de scandale, au risque de révolter et d'irriter le peuple ignorant qui les vénérât comme des dieux, l'ancien clergé breton jugea sagement qu'il était convenable d'élever une église ou une chapelle à leurs côtés pour faire diversion à ce faux culte. Il savait que l'esprit apostolique ne permet pas d'employer la violence pour propager une religion qui demande une intime conviction de l'esprit et du cœur.

On ne peut parcourir longtemps la campagne bretonne sans apercevoir quelque petite chapelle bâtie au croisement de deux routes ou perdue dans une lande déserte, pauvres sanctuaires souvent sans fenêtre avec des murs blanchis à la chaux, un simple autel de bois orné d'une vieille statue à demi rongée. Un bouquet d'arbres ombrage l'édifice et abrite au cours de l'été un pardon annuel en l'honneur de quelque saint breton.

La liste de ces saints guérisseurs est fort longue, les maux qu'ils enrayent sont des plus inattendus: Saint Maudez guérit des furoncles, Saint Gonéry guérit de la fièvre, Saint Trugen guérit de la morsure des chiens enragés, Saint Vizia soulage de la teigne, Saint Golven de Taupont de des rhumatismes et Saint Mars des landes guérit de la peur etc...

D'autres ont des pouvoirs particuliers: Saint Guirec aide aux mariages il faut prier Saint Harbot pour avoir de beaux veaux, Saint Cornely pour avoir de beaux poulains. A la fontaine Saint Herbert les chevaux eux-mêmes sont débarrassés de leurs moindres maux. Les dévotions à la pierre de Saint Renan accordent aux femmes de beaux enfants etc...

A Saint Mars l'année précédente encore à chaque pèlerin agenouillé devant l'autel, Mr le Recteur imposait l'étole et lisait quelques versets de l'Evangile.

Le curé jureur n'avait pas osé venir, Mr Plantard et son frère le vicaire s'étaient abstenus pour ne pas compromettre leur sécurité de prêtres réfractaires.

Des bourgeois et deux gentilshommes campagnards avaient accaparé ma mère; avec Anne nous primes place près d'eux à la table rustique d'un tenancier empressé qui apporta son meilleur cidre bouché.

La boisson dorée bouillonna en mousse légère dans les petites bolées enluminées.

Un josselinais un peu voltairien attaqua non sans ironie l'authentique cité de l'étole de Saint Marc qui évangélisa l'Egypte et mourut à Alexandrie vers l'an 68.

- Il n'est ~~point~~ venu à Mohon que je sache ? Comment expliquer-t-on qu'il ait ici sa fontaine et surtout son étole ?

- Mais est-ce bien Saint Marc l'Evangéliste qu'on honore ici ? répliqua ma mère.

- Madame nous sommes aujourd'hui le 25 Avril cela n'offre donc aucun doute !

Ma mère semblait embarrassée et préparait une réponse assez embrouillée, lorsqu'elle aperçut mon père qui avec Monsieur Gaudin se dirigeait vers nous.

- Mon ami, vous arrivez à point !

Mon père salua la compagnie et s'informa de la question.

- En effet dit-il cette date prête à confusion.

Saint Mars d'après la Vie des Saints d'Albert le Grand n'est pas du tout l'Evangéliste; c'était un pieux solitaire plus connu par le culte qu'il reçoit que par le détail de ses actions. Il était originaire de Bais,

paroisse voisine de la Guerche et embrassa la vie érémitique pendant l'épiscopat de Saint Melaine. Vitré lui offrit une retraite dans laquelle il passa la plus grande partie de ses jours.

Occupé de plaire à Dieu seul il sachait avec autant de soin du monde que les ambitieux en mettent à se produire. Il résida successivement dans plusieurs ermitages et peut-être sur cette lande avant de terminer sa sainte carrière dans sa paroisse natale.

On dit que son évêque l'avait élevé au sacerdoce. Il mourut au VI^e siècle.

Les habitants de Bais témoins des miracles qui s'opéraient par l'intercession de Saint Marc ou plutôt de Saint Mars, conservaient ses reliques avec un grand respect et les possédèrent jusqu'à l'année 1427 mais la crainte de l'arrivée des anglais en Bretagne où ils venaient porter la guerre, les détermina à confier ce saint corps au chapitre de la collégiale de la Madeleine de Vitré. Le danger passé, la paroisse de Bais redemanda son précieux dépôt mais on refusa de le lui rendre et toutes les réclamations ont été depuis ce temps inutiles.

L'ancien breviaire de l'abbaye de Saint Melaine marque sa fête le 21 Juin avec un office en douze leçons.

Son nom le fit confondre avec Saint Marc l'Evangeliste. il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que ce religieux porta durant sa vie une et même plusieurs étoles.

J'ignore si celle-ci est authentique mais cela a-t-il beaucoup d'importance.?

Le saint a aussi sa légende que les paysans se content à la veillée

Le josselinais confondu par tant de science et de mémoire complimenta finement mon père. Mais quelle est donc la légende Monsieur l'archéologue ?

- Oh ! elle est ^{très} simple repondit mon père: lorsque Saint Mars avait ici son ermitage il possédait deux grands boeufs rouges qu'il prêtait aux pauvres laboureurs qui l'en sollicitaient à la condition cependant de ramener les boeufs dès la tombée de la nuit. Un soir l'âpreté gagna un pauvre homme qui malgré la nuit venue poussa dans son labour les deux bêtes de trait voulant à toute fin terminer son ouvrage. Le soc buta soudain au milieu du champ, il eut beau crier la charrue n'avancait plus et voulant châtier les deux boeufs réfractaires, il frappa dans le vide, ils avaient disparus. Tout confus, il alla retrouver le saint ermite pour lui conter sa deconvenue. Le saint ne put que blâmer sa conduite, par sa faute les autres laboureurs seraient privés de l'attelage.

On affirme que depuis les boeufs reviennent parfois boire à la source; on entend dans le soir leurs sombres beuglements et les pasteurs apeurés se signent et poussent activement leur bétail vers l'étable pour gagner celle-ci avant la nuit ~~noire~~.

Mais l'heure du retour approchait, nous primes congé de ces messieurs

Avant d'atteindre Mohon, mon père indiqua du doigt les maisons de la Madeleine où son grand père jadis lui montra parmi les ronces, les ruines d'une chapelle de Cacoux.

Anne crut que c'était un ancien ordre religieux et demanda quelques explications.

- Hélas ! ma chère enfant ! dit Mr de Lécadeuc ce n'est pas la dévotion qui retenait les cacoux dans cette solitude mais la plus cruelle et la plus affreuse des maladies: la lèpre.

Les populations chrétiennes du Moyen Age enfermaient les lépreux des léproseries. Ces malheureux reconnaissaient pour patron Saint Lazare qui suivant la tradition était mort de la lèpre lorsque Jésus le ressuscita.

Le nom de ce saint fut transformé par le peuple en celui de Saint Ladre, les lépreux eux mêmes furent appelés "ladres" et leur refuge ladrerie ou maladreries.

C'est au XI^e siècle qu'on ouvrit à Paris le grand hôpital de Saint Lazare pour les lépreux de France.

La Bretagne dut ouvrir aussi des léproseries ou maladreries et chaque région finit par avoir la sienne. Dans nos pays, les cordiers passaient pour descendants des lépreux, on les désignait sous le nom de "Cacoux" caqueux ou Caquins.

Le peuple était si prévenu contre eux qu'on ne les autorisait pas à remplir les devoirs du christianisme avec les autres. Les évêques ne pouvant détruire ce préjugé vulgaire et désirant prévenir tous soulèvements du peuple à ce sujet, statuèrent que ces parias se tiendraient durant les offices dans la partie inférieure de l'église, se présenteraient les derniers pour baisers la paix ou les reliques et recevraient dans la main le pain béni qu'ils ne pouvaient prendre eux-mêmes. Dans la Porhoët, il n'y a guère qu'une cinquantaine de familles entre lesquelles l'industrie de la corde se perpétua durant quatre ou cinq siècles, les cordiers vivent groupés comme les anciens lépreux dans des chaumières situées à quelque distance des bourgs. Leurs villages conservent le nom primitif de Maladrerie mais le plus grand nombre prit celui de Magdeleine.

Les actes de baptêmes des enfants des pauvres cacoux sont encore enrégistrés avec les bâtards à la fin du registre paroissial à l'envers pour les distinguer de ceux du reste des habitants. Les cordiers se mariaient entre eux et pendant longtemps il ne leur fut permis de se faire enterrer que dans leurs "magdeleines" ou autres chapelles de leurs villages : Saint Nicolas à Caro, Saint Marc à Guer, Saint Denis à Ploermel.

A Josselin, continua mon père, le quartier des Caquins se trouve à l'extrémité du faubourg Sainte Croix, la chapelle Saint Laurent leur est réservée. Ils doivent fournir les cordages nécessaires pour lier et exécuter les condamnés à mort ainsi que les licols et les liens pour les chevaux des Comtes de Porhoët. En échange, ils ont la jouissance des droits perçus à l'occasion de la foire Saint Laurent qui a lieu chaque année le 10 Aout.

Peu à peu, grâce aux arrêts du Parlement de Bretagne, les cordiers ont obtenu le droit d'être inhumés dans le cimetière paroissial dans le porchet de l'église comme à Locminé mais cette révolution dans les vieux préjugés ne s'effectue pas sans une lutte acharnée et sans ~~travaux~~ des scènes de désordre et de sauvagerie.

Comme moi, Anne admirait l'érudition de mon père; elle tenait de ses maitresses du Colombier le goût de l'histoire et de l'étude que son père l'avocat encourageait à toute occasion.

Le soleil s'inclinait à l'horizon dans la campagne resplendissante la saison était très avancée, les pommiers commençaient à fleurir, les champs ensemencés succédaient aux prairies, petites terres morcelées entourées de buissons touffus.

Le cabriolet quitta la grand'route, le pas clair de la jument s'assourdit dans l'allée bordée de ~~maxim~~ chênes nouveaux et rabougris qui conduit à la ville Courant.

Il fut décidé qu'Anne souperait avec nous et que mon père et moi la reconduirons à la ville Guesniac après le repas.

Un poulet rôtissait dans la grande cheminée de la cuisine surveillé par le jeune valet. Marie-Ange, la cuisinière, s'affairait, coupait le pain pour la soupe, préparait une salade. Notre invitée s'offrit avec empressement pour aider ma mère à mettre le couvert dans la salle à manger, mais celle-ci refusa en souriant disant qu'on ne travaillait pas lorsqu'on avait comme elle une jolie robe claire.

Anne aimait la simplicité de notre intérieur. Mon père qui revenait de l'écurie où il avait pansé lui-même sa jument, lui dit: "Allez donc faire un tour au jardin, il fait si bon, on vous appellera quand tout sera prêt."

Quant à toi Yvon va prévenir l'abbé Bertho car la vieille Jeanne notre voisine se sent plus mal et voudrait le voir demain matin.

Quand je revins peu après, j'aperçus Anne assise dans le courtil sous un pommier en fleurs, le soleil disparaissait dans le ciel pourpre. Un rossignol chantait dans le soir silencieux. La jeune fille semblait perdue dans une rêverie sans fin, je m'approchais à pas de loup et saisissant une grosse branche de l'arbre fleuri je la secouai avec vigueur au dessus de sa tête. Mille pétales blancs et roses se répandirent sur la chevelure blonde, la gorge, la robe de Mademoiselle de Langourla qui se leva d'un bond pour me poursuivre. Au bout du pré, me retournant brusquement je lui saisis les mains, elle était légèrement essoufflée et sa gorge ronde soulevait l'étoffe légère. Tout en jouant j'osai lui baiser tendrement le bout des doigts. Anne baissa la tête, rougissante, et retira doucement ses mains; nous restâmes tous les deux un instant sans parler sentant notre coeur battre à coups précipités sans savoir si c'était à la suite de notre course rapide ou par la douce émotion qui nous étreignait.

Ma mère apparut à la barrière du courtil et nous cria de venir à table.

L'ÉGLISE, PREMIER ORDRE DE LA SOCIÉTÉ, EST ORGANISÉE EN 9 ÉVÊCHÉS QUI SONT AUSSI LIMITES ADMINISTRATIVES CIVILES.

A LEUR TÊTE LES ÉVÊQUES ARISTOCRATES, SOUVENT COMPÉTENTS, RAREMENT BRETONS.

MONSIEUR DE LA MARCHE, ÉVÊQUE-COMTE DU LÉON, ENCOURAGE LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE.

À SON IMAGE, L'ÉGLISE EN BRETAGNE INTERVIENT DANS TOUS LES DOMAINES AVEC UNE INFLUENCE QU'ON LUI ENVIE...

LES ABBAYES DOMINENT VILLES ET CAMPAGNES, MAIS SONT VIDES: 450 MOINES EN 1730...



PLUS BONS À RIEN, SAUF À RÉCLAMER LEURS DÎMES!

LES RELIGIEUSES SE PORTENT MIEUX (2.500), RECRUTANT DANS LA NOBLESSE ET LA BOURGEOISIE.



ELLES SONT POPULAIRES DE PAR LEUR ACTION DANS LES HÔPITAUX, L'ENSEIGNEMENT, LA FORMATION...

L'ÉGLISE CONTRÔLE LA SCOLARITÉ: DES PETITES ÉCOLES DE CAMPAGNE AU "SECONDAIRE" DES VILLES...



MAIS DEPUIS L'EXPULSION DES JÉSUITES, EN 1768, LE NIVEAU DU SECONDAIRE A BIEN BAISSÉ!

ENVIRON 5000 PRÊTRES ADMINISTRENT PLUS DE 1400 PAROISSES. LE CLERGÉ BRETON DANS L'ENSEMBLE EST DIGNE, COMPÉTENT, PROCHE DU PEUPLE DONT IL EST ISSU.



À LA TÊTE DE LA PAROISSE, LE RECTEUR DIRIGE CURÉ ET VICAIRES, SERVANT D'INTERMÉDIAIRE AVEC LES AUTORITÉS, SE HEURTANT SOUVENT AU SEIGNEUR.

DESTINÉ À L'ORIGINE À ENTREtenir L'ÉGLISE, LE "GÉNÉRAL" DE LA PAROISSE, ÉLU PAR LES HABITANTS, EST UN PEU L'ANCÊTRE DU CONSEIL MUNICIPAL. ET À L'OCCASION...



"NOTRE RECTEUR VEUT TOUJOURS ÊTRE OBEI ET NE JAMAIS AVOIR TORT. NOUS LUI DEMANDONS POUR TOUS LES PAROISSIENS CET ESPRIT DE CHARITÉ QUE LE BON PASTEUR DOIT AVOIR POUR SES OUAÎLLES!"

LE CLERGÉ PROVIENT DU TIERS-ÉTAT (BOURGEOISIE, PAYSANS AÎSÉS, 10% DE NOBLES) LE RECRUTEMENT BAISSE, MAIS GAGNE EN QUALITÉ.

L'ÉGLISE A PEU DE BIENS; C'EST LA DÎME QUI SERT À ENTREtenir LES PRÊTRES DONT LE NIVEAU DE VIE A BAISSÉ.

L'INFLUENCE DU CLERGÉ VARIE SUIVANT LA QUALITÉ DES INTÉRÊTS. LE PEUPLE BRETON EST PROFONDEMENT IMPRÈGNÉ D'UNE RELIGION TEINTÉE DE VIEILLES COUTUMES, MARQUÉE PAR LES PARDONS ET PROCESSIONS, FÊTES COLLECTIVES TRÈS APPRÉCIÉES.



V

En septembre 1792, les religieux et les religieuses de Josselin et de Ploermel furent chassés de leurs couvents. On vendit tous leurs biens Louise Gougeon et Marie Charles, ursulines de Josselin que ma mere connaisserent se retirèrent à Mohon.

Les gendarmes de Ploermel accompagnés de soldats du régiment de la Guadeloupe en garnison à Josselin procédèrent dans le pays à l'arrestation de trois prêtres non assermentés.

Pour sa sûreté Mr Bertho alla coucher le soir chez des paysans de Kerbigot; pour moi, je continuai à résider au presbytère auprès de la bonne Madame Bertho

Son fils revenait le matin dire la messe et manger chez lui, il ne craignait rien durant la journée car le moindre déplacement des bleus était signalé aussitôt et à l'avance par tous les paysans avec les cris d'alarme bien connus "la nation, ou les pourceaux sont dans les choux."

Riolo bien enfoncé à l'intérieur des terres à l'écart des chemins de communications ne craignait pas, durant le jour, les visites importunes mais la nuit on était toujours à la merci d'une dénonciation.

La loi du 26 Aout 1792 ordonnait que tout ecclésiastique qui n'avait pas prêté serment devait sous les quinze jours quitter la France. Les infirmes et les ~~vingt~~ sexagénaires devaient être internes à la maison des retraites de Vannes. Ce fut le cas pour Mr Foulon, recteur de Guilliers.

Mon bon maître après beaucoup d'hésitation décida de quitter Riolo; les adieux à sa mère furent pénibles; la pauvre vieille femme finit par se résigner d'une façon toute chrétienne; elle se retira dans une petite maison près du presbytère. J'allais l'y voir presque chaque semaine pour lui porter quelques subsides; toutes les femmes du village avait soin d'elle et elle ne manqua jamais de rien.

Le bon abbé Bertho partit à cheval avec mon père par un triste jour d'octobre 1792, il avait revêtu un costume de paysan. Il devait s'embarquer à Locmariaquer pour l'Espagne.

Mon père l'accompagna jusqu'à destination et ramena le cheval qu'il lui avait prêté; une petite bête qui supportait assez bien la selle dont il me fit cadeau dès le lendemain de son retour.

Mr Bertho arriva à Bilbao le 18 Octobre en compagnie de Messieurs les recteurs de Bignan et de Saint Jean Brévelay.

Après les prêtres, les révolutionnaires de Josselin s'attaquèrent aux nobles du pays. Plusieurs gentilshommes avaient déjà émigré en Allemagne ou en Angleterre.

Messieurs de Lescouet, de Vossey, de Tamarelle, officiers retraités, des amis de mon père furent décrétés de bonne prise par le district et ordre fut donné de les faire interner à Port Louis. Mr de Lescouet réussit à se dérober. Il vint se cacher durant le mois de septembre 1792 la Ville Courant. Ancien capitaine d'infanterie, chevalier de Saint Louis, âgé de 70 ans, il était marié avec une cousine de ma mère, fille d'un avocat de Josselin. Il n'avait pour vivre que sa pension militaire que l'administration ne lui payait plus.

Vers le 15 Octobre, il put rentrer chez lui ainsi que Messieurs de Vossey et de Tamarelle. Comme tous les parents d'émigrés de la ville, il



P. De... 74

- C'est toute une histoire continua Saint Régent. Il nous donna quelques détails sur la conjuration bretonne organisée avec l'approbation des princes émigrés depuis bientôt deux ans par Mr le Marquis de la Rouerie qui tomba foudroyé en apprenant la mort du Roi.

L'état major de la conspiration a été formé dit-il dans la nuit du 31 mai au 1er Juin 1792 au château de Saint Ouen de la Rouerie. Messieurs de Cradeuc, de Milz, de Lantivy dans le Morbihan, du Boisguy à Fougères, Tinténiac etc... en sont les principaux chefs.

Parmi les comités chargés de recruter des volontaires, celui de Plumelec que dirige Pierre Guillemot et Mr de Lantivy a déjà combattu avec des centaines d'hommes.

A Mohon et à Guilliers, Messieurs Troussier et Gaudin avec votre père ont recruté un grand nombre de volontaires et de mon côté, dans la région de Lanouée, je viens de former une troupe assez importante parmi les paysans fidèles au roi et à la Religion.

- Mais quel est le Général en chef de cette armée secrète, demandai-je avec enthousiasme.

- C'est Mr le Comte de Puisaye

- Comte de Puisaye interrompit Jean, ce n'est pas un nom de chez nous.

- C'est juste dit Pierrot, sa famille est du Perche. Destiné tout d'abord à l'état ecclésiastique mais bon à faire un curé comme moi à faire un évêque, il quitta le séminaire Saint Sulpice pour entrer aux Dragons-Condé avec le grade de sous-licutenant et devint capitaine.

Au moment de la révolution il était riche par son mariage avec la fille du Marquis de Menilles, député de la noblesse aux Etats Généraux. Il devint commandant des gardes nationaux du district d'Evreux. Entré hardiment dans le mouvement fédéraliste des Girondins, Mr de Puisaye organisa l'armée départementale que le général Wimphen fit marcher sur Paris et qui fut défaite à Pacy sur Eure le 13 Juillet 1793.

Mis hors la loi, Mr de Puisaye réduit à se cacher, gagna de forêt en forêt la Bretagne. Avec deux compagnons le Colonel Le Roy et le médecin Focard, ils cheminèrent à cheval par les landes et la forêt de Paimpont dans l'intention de gagner Ploermel. Le Roy y est né, il espérait trouver ici un asile mais il apprit que l'on venait d'afficher à la municipalité le décret mettant Mr de Puisaye et ses compagnons en état d'arrestation avec défense de les loger sous peine de mort. Mr Le Roy cessa à se cacher dans le pays mais Puisaye et le médecin Focard reprirent tous les deux le chemin de Rennes en pleine nuit. Leurs chevaux fourbus refusèrent d'aller plus loin et les deux proscrits trouvèrent un abri aux environs de Paimpont où des partisans les engagèrent à rester dans le pays.

Depuis l'an derrier, l'armée royale de Bretagne grâce à la patiente tenacité du Comte Joseph comme nous l'appelons familièrement a été formée et compte aujourd'hui plusieurs milliers d'hommes.

Les troupes républicaines sans oser l'attaquer l'ont vu plusieurs fois traverser les bourgades de Beignon, Concoret, Maure, Bain, Jiffré. Elle se tient le plus souvent près du château du Plessis dans la paroisse de Vern. C'est là ajouta Pierrot que je réussis à le joindre. Le Comte de Puisaye m'accueillit avec beaucoup d'aménité et dès qu'il eut connu mes anciens états de service, il me fit prendre auprès de lui rang d'officier.

Depuis deux mois j'ai reçu la mission de former avec Mr Gaudin la division de (la Trinité ~~Donho~~) Mohon

[Le manuscrit de Mr de Lécadeur s'arrête là]

Notes complémentaires. (de qui?)

Yves de Lécadeuc s'engagea dans la division de Saint Régent peu après leur entrevue de Ploermel. il y servit comme officier d'ordonnance avec le grade de sous-lieutenant.

Le poste de commandement du célèbre Pierrot se trouvait généralement au hameau de Récoeur en pleine forêt de Lanouée mais tous les deux allaient souvent se cacher à Coetmeur et à la Ville Courant où venaient conférer avec eux Messieurs Gaudin et Troussior de la Ville Agan.

Mademoiselle Anne de Langourla perdit son père en Angleterre durant l'émigration. Elle revint à Josselin chez ses cousins de la Houssaye puis se retira à la Ville Guesniac avec sa vieille domestique.

Après l'exécution place de l'Hôtel de Ville à Paris le 21 Avril 1801 de Pierre Robinault de Saint Régent, auteur de l'attentat de la rue Saint Nicaire contre le premier consul, Yves de Lécadeuc fit sa soumission. Un jour de l'automne 1802 âgé de 24 ans il épousa dans la chapelle de Riolo Mademoiselle Anne de Langourla. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par Mr l'abbé Bertho rentré aussi d'émigration et qui, grâce au Concordat, revint dans son ancienne paroisse.

Lors de la Restauration de 1815, Yves de Lécadeuc fut réintégré par Louis XVIII dans un régiment d'infanterie de ligne avec le grade de Capitaine. Il vécut à Rennes avec son épouse qui possédait une maison dans cette ville. Anne de Langourla lui donna un fils en mourant âgée d'une cinquantaine d'années.

Ce fils nommé Jean de Lécadeuc né en 1808 émigra au Canada en 1832 et se maria à Montréal vers 1840. Il fut père de deux enfants.

C'est sans doute pour eux que Mr Yves de Lécadeuc écrivit le mémoire qui fut retrouvé dans le grenier de la Ville Courant. Il mourut veuf dans cette vieille gentilhommière en 1858, âgé de 80 ans.